

Origines de la Mission du Grand-St-Bernard

(suite)

Avec peine, nous descendons très lentement la pente du Litipin, tâtonnant, butant contre les arbres, perdant pied à chaque instant. Le latiniste nous suit de près, craignant d'affronter seul les bêtes sauvages point rares dans cette région. Nous n'osons utiliser nos lampes de poche qu'il s'agit de ménager pour des moments plus critiques encore. D'ailleurs, peu à peu, nos yeux s'accoutument aux ténèbres. C'est à ce moment-là que, précipitant mon allure et arrivant au bas de la pente, je crois découvrir un chemin bien tracé en direction de Weisi. Tout heureux, j'en avertis mon compagnon, et d'un bond, je saute à pieds joints sur ce prétendu ruban de route qui se trouve être... une rivière !... Le P. Coquoz, absorbé dans je ne sais quelles pensées captivantes, me rejoint dans l'eau avant que j'aie eu le temps de l'avertir ! Seul notre boy, qui avait appliqué, en cette circonstance, le « man man ti » chinois, profite de notre expérience pour passer à pieds secs.

Et le voyage continue. Le sentier est meilleur, la pente se fait plus douce. Nous atteignons Pepa, petite agglomération rurale, traversons le village et arrivons au pont en dos d'âne qui enjambe la rivière de Weisi, « fleuve du printemps éternel ». Sur le second versant du pont, mes souliers Bally faillirent me jouer un mauvais tour. Glissant sur les dalles usées, je m'assis brusquement et me trouvai en un clin d'œil au bas de la pente ! Réveillé par ma chute, un vieux mendiant sort immédiatement d'un pagodon voisin et vient me demander l'aumône. Le moment est mal choisi : nous avons si grande hâte d'arriver !... Au fait, Weisi n'est plus très loin. Nous pressons le pas sur le large chemin bordé de buissons qui nous y conduit. Voici déjà le faubourg. Dans une maison qu'il connaît, notre latiniste demande une torche de résine qui nous permettra de nous diriger dans le labyrinthe de la ville et d'éviter les casse-cou de ses pavés inégaux et de ses fondrières.

A Weisi

« Sin chen fou lai lo », crie à tue-tête notre guide en frappant de toutes ses forces sur une grande porte, les nouveaux Pères sont là !... » Il était temps que nous arrivions, nous sommes littéralement épuisés.

« Lai lo, lai lo », nous est-il répondu de l'intérieur. Bientôt la barre de clôture est soulevée et la porte des remparts de la Mission catholique



Paysage aux environs de Weisi.

s'ouvre à deux battants. *Deo gratias!* Il est 23 heures 45 du dimanche 15 février 1931.

Vite — car nous tenons à célébrer le lendemain — nous nous restaurons avec un peu de pain et de... l'authentique gruyère d'Emmenthal acheté à Hanoi, tandis que le personnel de la résidence s'affaire à nous préparer un lit, à nettoyer la chapelle et à faire des hosties.

Nous voilà au repos, l'un de nous dans un lit chinois : trois planches juxtaposées sur deux chevalets, l'autre sur le coffre à riz. Roulés dans nos couvertures, nous ne tardons pas à nous endormir, malgré la couche inconfortable et la... vermine qui nous ronge.

C'est au réveil seulement, le lendemain vers 7 heures, que nous nous rendons un compte exact de notre état de fatigue et de... malpropreté. De plus, nous songeons déjà avec inquiétude à notre retour à Loutien. Mais sans tarder, nous nous rendons à la chapelle. Il nous tarde de dire la sainte messe après avoir été privés tout un mois de ce réconfort. Après le déjeuner auquel nous fîmes honneur, nous cherchons en vain notre latiniste : il a disparu ! Comment alors s'expliquer avec les gens de la Mission ? Nous ne connaissons absolument rien du chinois. Comment aussi préparer notre départ pour Loutien ? Il nous faut des vivres et personne ne nous comprend. D'autre part, il ne cesse de pleuvoir en plaine et de neiger sur les sommets. Sans guide, il nous serait impossible de retrouver le chemin par lequel nous étions arrivés la nuit dernière. Force nous est donc d'attendre et de résoudre « à la chinoise » la difficulté. Mais nous sommes inquiets du P. Nussbaum et lui-même doit se demander ce que nous sommes devenus.

Le lendemain se trouve être le Ko-nien ou nouvel an lunaire. Il fallut agréer les vœux des fidèles sans pouvoir leur répondre et recevoir... gratuitement, car nous n'avions rien à donner, les cadeaux traditionnels. Comme saint Pierre à la porte du temple de Jérusalem, nous nous contentons de les bénir et de prier pour eux.

En ville, les pétards éclatent : on croirait Weisi assiégé. La population, en habits de fête, circule le moins possible, car, selon la tradition, le premier jour de l'an nouveau doit se passer en famille. Nous restons aussi à la maison, autour d'un brasero qui nous enfume copieusement. De temps à autre, un Chinois vient nous rendre visite. Nous causons « par gestes » en buvant du thé, mais sans beaucoup nous comprendre.

M. Lieou, catéchiste de la Mission, vient également nous voir, nous offre un magnifique coq vivant, et pousse l'amabilité jusqu'à nous donner, séance tenante, une première leçon de chinois. Nous apprenons alors que notre interprète, qui avait joué à l'argent avant de quitter Weisi pour venir nous chercher, a été emprisonné dès son retour, par ordre du mandarin.

Six jours plus tard, nous attendions encore sa délivrance lorsque soudain une caravane fait irruption dans la cour de la résidence. Quelle heureuse surprise ! C'est le P. Nussbaum qui nous arrive, on ne sait d'où, avec des montures « à vide ». Que s'est-il donc passé ? Le Père nous l'apprend en quelques mots. Ignorant l'emprisonnement de notre boy, sans nouvelles de nous et dénué de toute subsistance pour ses hommes et ses bêtes de la caravane, il résolut de quitter Loutien à tout prix. Ne nous ayant pas vu revenir, il s'imagina que nous avions peut-être misérablement péri dans les neiges profondes du Litipin,



Résidence de Weisi.

et cela, par sa faute, puisqu'il nous avait permis de tenter la traversée de la montagne. Les jours suivants, son anxiété devint une affolante certitude.

Très mal logé lui-même à Loutien, dans un galetas froid, humide et sale, il n'avait pas même de bois pour se chauffer et pour sécher ses habits détrempés. Ses mulets criaient famine. Les indigènes refusant de vendre quoi que ce soit à la caravane, il se vit contraint, les nuits suivantes, de quêter bois et paille chez les villageois. Si encore il avait pu jouir en paix de son incommode repaire ! Mais chaque matin, le propriétaire, qui conservait là ses poussahs et les tablettes des ancêtres, venait déranger le Père durant la nuit pour brûler des bâtonnets d'encens et marmotter de longues prières, à grand renfort de gong, de tambour et de conque. Pour comble d'infortune, le domestique chargé de faire sécher près du feu les effets du missionnaire, trempés par la pluie, brûla chemise et chaussettes !... Alors le P. Nussbaum n'y tint plus. Le Litipin restant toujours infranchissable, même aux piétons, nos bagages furent mis en dépôt chez un villageois, et, mulets déchargés, il retourna à Weisi par Tamitchéou, plus au sud et par conséquent, moins obstrué par la neige.

C'est ainsi qu'il nous surprit en sa résidence où nous l'attendions impatiemment. Après avoir entendu son récit, nous accusâmes humblement nos « maudites planchettes » d'avoir joué un bien vilain tour à notre cher confrère missionnaire.

Restaient encore, à Loutien, tous nos bagages qu'il fallait à tout prix amener à Weisi. Heureusement, le temps se mit au beau et nous n'eûmes pas trop de peine à convaincre nos boys de retourner les chercher moyennant bonne rétribution. Dès leur retour, nous quittâmes enfin Weisi, le 25 février, pour rejoindre Siao-Weisi, résidence habituelle du P. Nussbaum. Là, nous attendait déjà le P. Goré, desservant de Tsechung et Supérieur régional.

(A suivre.)

P. M. M.

Un très reconnaissant MERCI aux nombreux abonnés qui ont fait bon accueil au remboursement que nous nous sommes permis de leur envoyer pour la cotisation de 1947 à notre Revue missionnaire. Quelques-unes encore ne nous sont pas parvenues, mais nous avons confiance qu'il ne s'agit que d'un oubli bien excusable et que tous nos Amis et Bien-faiteurs nous demeurent fidèles.
